

Serge Meurant

LA RUE

Bruxelles 2021

couverture : «une mémoire imprégnée» d'Alain Roch

Un homme est mort de froid cette nuit devant la porte du refuge

les nuits ne lui seront plus comptées avec parcimonie

le règlement l'a biffé de la liste des suppliants

le dortoir était vide allume une bougie!



L'homme endormi sur la pelouse rêche se protège la tête des deux mains jointes

prière ou supplication sous la menace des coups jusque dans le sommeil Comptabilité des morts dans les parcs devant les banques

ils ne cherchent plus à cacher leur cadavre sous la couverture



Elle est revenue les pigeons se sont éloignés d'elle l'abandonnant à sa mélancolie

nul ne la dévisage son visage est gris elle ne demande rien se replie annonce sa propre fin Le jour s'achève sa tête dépasse de la couverture bleue son corps se métamorphose elle change d'âge à tout instant



Le dernier cercle est le paradis de l'enfer

c'est la fin du voyage ils se retrouvent s'étreignent

avec l'ultime légèreté sans autre secours que leur beauté abîmée N'avoir plus ni sève ni fruit poser les pierres dans l'enclos de décembre

au seuil d'une autre année le serpent blanc des disparus traverse le chemin

Recherche mère disparue

effacée sans tombeau

ni fraisiers sur la tombe l'enfant scrute ton visage

frappé d'interdit dans la distance Sanglé dans l'habit d'emprunt ce corps de bois défibré dont la nuque ne ploie

tandis que la voix s'étouffe à répéter le nom du défunt que le trouble du deuil rend indicible

l'homme debout dont l'œil perdu fixe l'horizon



Le chantier abandonné et les dormeurs sous la bâche dont le souffle remue

Les invisible nous regardent lestés de pierres noires

Ceux qui s'en vont sans un mot ne laissant rien que la dépouille d'un désir délié de toute attache

Les anonymes qui construisent en vain une tour de silence une ville dévastée sur l'établi de décembre

imposent au souvenir la distance d'un regard à jamais effacé comme le nom sur la tombe à l'ombre de la forêt Il étreint son compagnon le maintient debout comme l'arbre enraciné dans le vide Dans l'ignorance de ce qu'il vécut tu prononces les mots d'adieu et tu trembles de ne pouvoir témoigner Indécence d'une inhumation à la sauvette

et le respect distrait des fossoyeurs pressés d'en finir

le cercueil dans la fosse déporté

nos mots d'adieu résonnent dans le ciel vide Schizophrène il se nomme avec courtoisie avant de demander de quoi survivre un jour



S'ils s'étaient parlé une seconde avant que n'éclate la bombe

s'ils s'étaient souri et sans doute l'ont-ils fait s'ils s'étaient étreints

l'amour les aurait sauvés de la solitude extrême des morts anonymes Assis face à face les coudes posés sur la table carrée

s'adoucit le visage de l'homme ses mains esquissent une caresse

la chevelure de sa compagne resplendit au premier soleil La photo du mort passe en silence de main en main

chacun le reconnaît pour avoir avec lui rompu le pain de la complicité Il lui fallait pour dormir hors d'atteinte des regards franchir la haute grille personne ne le releva lorsqu'il lâcha prise Il tonne et vocifère c'est un homme juste jeté à terre



Mort de faim et de soif non pas au désert mais à côté de toi dans une tente sous la canicule

frérot lâché de l'asile maladroit de sa vie et nul passant ne vit son agonie sans appel Il échangea son nom et mourut doublement sans que l'on connaisse son vrai visage

mais le trahissent les tatouages de la prison :

qu'il repose en paix et ce portrait d'un inconnu est au cœur du mystère profane

car la vie ne s'échange et le lieu de sa naissance demeuré secret fut prononcé par sa mère à son insu C'est près de la friche qu'on les enterre là où les chiens aboient et où se tait la tombe de l'amie d'argile nue après la pluie Seuls souvenirs du mort : un sourire, une cicatrice au visage, les petits cailloux d'une langue étrangère

et ce peu interpelle

Tu ne dors plus dans ton corps trop grand

Le compagnon du mort portait chaînes et clés et ses yeux liquides faisaient pitié

le diacre semblait endormi dans l'ouate grise du chagrin c'était un temps de tempête

et l'eau ruisselait dans le cou des témoins le mort était absent pour l'autopsie Défenestré tu perdis la parole et la double langue

tes gestes aigus écorchaient la lumière à midi

ils se sont éteints en novembre dans l'arène de ta chute

•••







On t'empêchera
de te coucher
de t'asseoir
avec nonchalance
sur ce banc
de boire un dernier coup
de répandre partout
ton odeur noire
tu te tiendras debout
dans le froid
jusqu'à ce que tu tombes
à l'appel des morts

Sur la photographie tu ressembles au Michel Ange de Pasolini grimpé sur l'échafaudage d'un ciel tourmenté Elle partage le pain avec les pigeons sa robe est une corolle de cendres la brûlure de la mélancolie Il s'est noyé dans un étang si peu profond que la main toucherait le fond

l'eau était glauque il ne s'est pas scruté dans le miroir terni de son désespoir

sa dernière pensée illisible vacille dans le reflet qui s'éteint



La nuit tremble au passage du dernier train le feu éclaire la tente comme une lanterne sourde un incendie embrase le mince matelas où tu gis sans témoin On vous laissa le temps de nous quitter vous nous aviez déjà quittés mais quelque chose de vous demeurait en nous comme la trace de votre présence et l'apaisement.

texte : Serge Meurant illustrations : Alain Roch

composé à Bruxelles en septembre 2021

une version papier est en préparation